

A
CD

Sandra

1999

Sandra

LA LETTRE
&
L' ESPRIT

A.M. DREYFUS

L'esprit

Il ne sera pas question d'opposer les deux termes - "la lettre" synonyme d'intransigeance, d'érudition et d'intégrisme, face à "l'esprit" qui serait ouverture et inspiration. D'où quelques précautions de langage, concernant le texte (qui se lit) d'une Parole dont nos traditions juive et chrétienne disent qu'elle est révélée. La lettre n'est pas Présence évidente mais signe d'une trace - ce qui est au-delà et en-deçà de la Présence. La raison humaine peut s'en tenir à une lecture "horizontale" du texte, à la seule recherche du lien de cause à effet entre ses éléments; mais la raison, par nature, ne nous fait pas accéder à la "verticale" du texte - à l'Infini du devenir - ou du revenir (TeShouVa).

Si l'on parle de "la lettre" au sujet de la Bible, il faut rappeler qu'en hébreu on ne parle pas d'Écriture (visible) mais de MIKRA (audible) - d'une racine qui signifie lire, mais aussi appeler (cf Koran). On ne parle pas non plus d'Écriture "Sainte", mais de "Langue de ce qui est saint" (LaShon HaKoDeSh).

Dans la ToRaH il est dit (en parlant de D.) VaYeDaBeR LeEMoR: Il parla pour dire: D. S'adresse à l'homme (DaVaR) pour qu'il entende, à sa mesure, une parole universelle (MaAMaR) = la Parole venue de l'Absolu est énoncée de manière à être interprétée, signifiée, avant de s'ouvrir à nouveau.

Pour Israël, l'intériorisation de la lettre est une vocation collective; le Juif qui se réfère à la ToRaH (= enseignement) est responsable de la lettre avant de pouvoir affirmer la liberté de l'esprit. Quand la lettre n'est pas intériorisée, quand elle ne nourrit plus le comportement, on court le risque de se sentir coupable - comme Saül de Tarse...

« "Au commencement est la Parole"... pour le judaïsme, la Parole est *de* D., elle n'est pas D., consubstantielle à D.. En écriture, elle commence d'ailleurs par un *BeiT*^{*1} lettre de la dualité = Au commencement est la relation: entre le Locuteur et le destinataire de la Parole, entre la Transcendance et la finitude humaine... entre la lettre et l'esprit: *VaYITZeR* est écrit avec 2 Iod - Gn II,7 (cf Descartes "*L'infini est présent en nous avant le fini*").^{*2}

"Au commencement" sont dix paroles *créatrices*, qui organisent la loi naturelle (ce qui est de l'ordre de la logique et de l'indicatif). Plus tard viennent les dix paroles *prescriptives* du *Sinaï*, qui disent ce qui est de l'ordre de la visée morale (pour vivre, à l'impératif, autrement que selon la loi naturelle). Deux énoncés qui ont la même source, mais qui énoncent d'une part ce qui est, d'autre part ce qui n'est pas encore - ce qui est appelé à devenir ou à advenir, par le moyen de la *MiTzVa* (la parole/prescription mise en acte).

« Que ce soit dans la lettre ou en esprit, la *MiTzVaH* ne me livre pas le modèle "sur mesure" du Créateur: elle n'est pas prescrite pour que je m'identifie à l'idéal divin, elle me livre une manière d'être-homme (qui prend en compte le désir et le regret, la quête et la foi: mon statut de créature - sinon, elle aurait aussi bien pu rester dans le monde de D. et des anges). La lettre de la *MiTzVaH* réside dans la matérialité de l'acte prescrit, dans l'acte en tant que tel; l'esprit apparaît dans l'aptitude à renouveler la *MiTzVaH*, voire à la parfaire (cf les anges du *Shabbat*).^{*3} Comme disent les Sages: "Le salaire de la *MiTzVaH*, c'est la *MiTzVah*".^{*4}

✕ Le respect de la littéralité est préalable à toute démarche d'interprétation, quel qu'en soit le niveau (cf PaRDeS);⁵ mais l'interprétation est une nécessité pour éviter l'idolâtrie de la littéralité. La lettre est incontournable, mais entre la lettre et le sens (d'un récit ou d'un verset biblique, d'un commandement, d'un rite), celui qui étudie le texte doit aller de ce qui est dit à ce qui n'est pas encore dit - condition pour se libérer du dogmatisme, c.à.d. de l'identification à un seul aspect du texte. Ceci dit, il faut aussi faire attention à ne pas se laisser piéger par une interprétation qui séduit intellectuellement! Interprétation et compréhension ne sont que des moyens, non des fins.⁶ cf: "tu ne te feras pas d'image devant Ma Face". Alors, après la lecture, et après la quête du sens du texte, pourra commencer le nécessaire travail sur soi qui découle de l'interprétation.

✕ Le légalisme, l'attachement à la littéralité du texte, c'est l'amour du texte réduit à sa formule, le paganisme du "c'est écrit", l'illusion d'atteindre l'Absolu grâce à l'écrit. Comme dans les autres cas de paganisation, ce n'est pas l'objet idolâtré qui est mauvais (= ici, le texte littéral) mais le fait que j'idolâtre l'objet = que je sacralise le texte.⁷

Ex: nous lisons dans une Bible en français courant "Je suis celui qui est" (ou: ce que Je suis; ou: Je serai ce que Je serai) - traduction qui met l'accent sur le verbe être, qui en français exprime à la fois l'essence et l'existence et qui enferme dans une définition... définitive: Il ne peut pas être autre chose que ce qu'Il est... Lue en hébreu, la phrase "EHYeH ASheR EHYeH" emploie un verbe qui n'existe pas au présent, et qui exprime ici le futur, ou plutôt l'inaccompli: un au-delà de l'"être-défini", précisément. Autrement dit. D. ne Se présente pas à Moïse sous le mode de l'être (d'où, plus tard, la notion qui n'a rien plus rien de biblique, d'Etre Supême), mais de ce qui n'est pas encore

Lecture de l'invisible

✕ Le texte de la Bible hébraïque se lit aujourd'hui en fonction de trois éléments qui en composent - *stricto sensu* - "la lettre": les consonnes, les signes vocaliques, les signes prosodiques.

La racine - le "noyau" - d'un mot hébreu est formée (généralement) de trois consonnes qui suggèrent *des* significations: sans les voyelles qui fixent le sens du mot, plusieurs lectures en sont possibles. Ce sera au lecteur de déterminer, provisoirement du moins, ce qui est apparemment indéterminé.

Or la ToRaH est écrite sans points-voyelles: seules les consonnes apparaissent, et si on n'en fait pas la lecture orale, l'absence de vocalisation empêche l'exclusivité du sens. Les points-voyelles ont été introduits par des grammairiens médiévaux (les Massorètes) pour indiquer le sens traditionnel du texte. Mais si le lecteur change les points-voyelles sous une même racine, il change le sens du mot, et il ouvre le champ de compréhension du contexte dans lequel se trouve ce mot: HeRouT ou HaRouT; IaM SouF ou IaM SoF; OLaM ou ELeM; DaVaR ou DeVeR...? *8

Quant aux signes prosodiques, ils servent à la cantilation lors de la lecture publique (et ont aussi, accessoirement, une fonction exégétique).

Chaque lettre se révèle comme un monde; chaque mot - composé de lettres séparées - comme un univers. Tous les éléments du texte (les blancs entre les lettres, les lettres, les mots, les consonnes et les voyelles) se répondent et s'ouvrent les uns aux autres, permettant ce que M.A.OUAKNIN appelle "dé-lire" ou "lire aux éclats". On perçoit alors que les mots de la Révélation soient

autre chose que des outils de la pensée: ils sont de l'ordre de l'expérience.

Pour les mystiques, les noms des lettres, leur son, leur forme rejoignent et épousent le contour du monde (et, par analogie, du corps humain).^{*9} Selon R. Abraham ABOULAFIA,¹⁰ chaque homme possède un potentiel symbolisé par les lettres de l'alphabet; comme si chaque personne, par son unicité, était porteur d'une lettre de la Révélation...

✕ Le peuple juif n'est pas le peuple du livre, mais le peuple de l'interprétation du livre: déjà pour la Révélation du Sinaï, la tradition juive dit que Moïse ne nous a pas seulement légué la ToRaH écrite (le Pentateuque), mais la ToRaH orale, l'enseignement oral indissociable de la compréhension du texte écrit, qui permet de le mettre en application.

Les règles d'interprétation ont été fixées plus tard, à l'époque d'Ezra (-V^os.) et des scribes, puis des premiers Maîtres du Talmud (les TaNaïM - II^o s.). "Ezra avait appliqué son coeur à scruter (LiDRoSh) la ToRaH de l'Eternel" (Ezr.VII,10); et à son instigation, "Les Lévites faisaient comprendre la ToRaH au peuple, ils lisaient dans le livre de la ToRaH de D., et ils en donnaient le sens pour faire comprendre ce qu'ils avaient lu" (Néh.VIII,7-8). Il ne s'agissait pas de faire comprendre une fois pour toutes, mais de pratiquer une méthode, qui portera le nom de MiDRaSh: la "scrutation" de tous les éléments visibles du texte, au plan littéral, allégorique, analytique, et mystique. L'approche exégétique juive se fonde sur l'idée que toute loi ou acte rapportés dans la ToRaH ont été formulés adéquatement, et donc que le moindre détail est porteur de sens: mot ou lettre apparemment superflu(e), sujets différents traités très

près l'un de l'autre sans rapport apparent, répétitions, variantes dans l'orthographe d'un mot...

Cette méthode d'interprétation a donné lieu à un corpus littéraire du même nom, dont le contenu se divise selon deux axes de préoccupation: le MiDRaSh halakhique porte sur les enseignements juridiques de la ToRaH; le MiDRaSh aggadique présente des explications allégoriques, et porte sur les implications éthiques et théologiques. Les deux suivent des règles méthodologiques bien établies, dont on trouve différentes listes dans la littérature rabbinique (les 7 principes d'herméneutique de Hillel, les 13 de R. Yishmael, les 32 de R. Eliézer)... mais aucune n'est exhaustive (pour des exemples de règles d'interprétation, v. A.STEINSALTZ - Lexique du Talmud pp. 135ss).

Concernant ce qui semble essentiel ou non, le principe général de référence est: "tout est ToRaH". Autrement dit, tout est susceptible d'interprétation (cf "tout est langage"^{*11}). D'où l'exégèse du Baal Shem Tov^{*12} sur Gen.VIII,15: "(D. parla à Noé en disant) Tsé MiN HaTeVaH (sors de l'arche/sors du mot)"...^{*13}

Ceux qui étudient la ToRaH - en partant toujours du sens littéral - abordent n'importe quel verset - capital, accessoire, voire inutile de prime abord - avec le même sérieux et la même minutie, dans le but d'en extirper un sens aussi exhaustif que possible. Lorsque le texte dit (traduction littérale) "En un commencement", ou "En-tête", "a créé D. le ciel et la terre" ou "a créé D. avec le ciel et la terre", la question n'est pas tant de savoir comment le monde a été créé, que les implications de chacune des différentes lectures possibles pour la conduite à avoir dans le monde - le sens que cela a pour moi dans ma relation à la nature, à la cité, au prochain, au Tout-Autre...

Aujourd'hui encore, dans les maisons d'étude, on ne cherche pas le consensus, ni même à concilier des enseignements contradictoires: le but n'est pas d'identifier des vérités - voire la vérité - mais de permettre un dialogue qui ébranle, qui met en route (LeKh LeKha...) ^{*14}

Le scribe

La tradition mystique enseigne que le Ciel et la terre ont été créés à partir des lettres de l'alphabet - ces mêmes lettres qui écrivent la ToRaH donnée à Israel - car les mondes matériel et spirituel sont une entité. Ou encore, que le texte biblique tout entier, de BeReShIT à ISRaEL (premier et dernier mots du Pentateuque)^{*15} est l'écriture du Nom divin, ou une combinaison de Noms divins (le texte hébraïque traditionnel de la ToRaH est divisé en versets, séparés par 2 points superposés. La division en chapitres nous viendrait de St Jérôme - en tous cas du Moyen-Age chrétien).^{*16}

A la suite d'Ezra - dont les rabbins disent qu'il est à l'origine de l'adoption des caractères araméens que nous lisons aujourd'hui - les scribes, versés dans les textes, les ont fixés au mot et à la lettre près^{*17} (repérage du mot médian ou de la lettre médiane du texte, comptage du nombre total des mots dans chaque livre, ce qui a permis par la suite de reproduire rigoureusement le recueil biblique - et d'en fixer le canon. En outre, la reconnaissance d'un état unique du texte a été un moyen de consolider les communautés, victimes des vicissitudes historiques des I^o & II^o s. Par ailleurs, cette approche littérale a suscité - de manière paradoxale - le développement de l'exégèse (Rashi) et la renaissance de l'hébreu biblique (Juda HaLévi et les autres poètes de l'âge d'or espagnol).

Pour le scribe qui recopie aujourd'hui un SeFeR ToRaH, un rouleau de MeZouZa ou de TeFiLiN, écrire une lettre, c'est perpétuer non seulement une tradition de plurimillénaire, mais encore la

conscience de tenir au bout de la plume ou du calame des formes qui sont aussi des forces.

Toutes les lettres se font à partir du point (YoD), qui se développe en trait (VaV), et dessine l'ébauche du plan (DaLeT).^{*18} Cette géométrie trace un monde à la fois méta-physique et éthique: du point où est l'homme s'ouvre une voie vers la Transcendance et une porte vers autrui, dans toutes les dimensions de l'existence. En outre, les développements de ces trois dimensions vont dessiner les autres lettres de l'alphabet; et les différentes combinaisons de lettres ont toujours un rapport de sens les unes avec les autres (ex. SheKeR/KeSheR; MeLaH/HaLoM; MaHaR/ReHeM...)^{*19}

Les règles de la SoFeRouT^{*20} sont exigeantes; il va de soi que le scribe doit être un Juif qui respecte les MiTzVoT, et pour qui l'écriture et l'application de la Loi sont une seule et même chose. Ensuite, le SoFeR a l'énorme responsabilité de transmettre LE texte par excellence, sans une coquille, sans une rature, sans une erreur; une erreur dans la trame du texte susciterait non seulement des doutes, mais la reproduction de l'erreur par les copistes ultérieurs.. Le travail du scribe a ici quelque chose à voir avec les techniques de méditation ou les arts martiaux: puisque la main (YaD) fait découvrir ce que l'esprit ne soupçonnait même pas (YoD) - ce travail est un moyen d'éveil spirituel, une autre manière de passer du lisible à l'invisible... On pourrait comparer l'état du scribe au travail à celui du musicien avec son instrument: travail, mais aussi jubilation, approfondissement de soi et du monde à travers les 7 notes d'une portée, comme avec les 22 lettres de l'alphabet. La lettre et l'esprit... Le scribe lui-même est soumis à des contraintes. Simple copiste, il pourrait recopier des erreurs sans

s'en apercevoir; il doit à la fois être un lettré, et laisser de côté son ego devant le texte qu'il sert.

(v. Calligraphie de l'invisible pp.60ss) Quelques exemples de règles imprescriptibles concernant l'écriture des rouleaux de la ToRaH, de la MeZouZaH et des TeFiLiN:

- l'origine et la qualité du parchemin (animal casher), les fils joignant les feuillets, les calames, les stylets (matières végétales ou animales) et les encres (noires) sont codifiés;
- on ne gratte pas le mot du parchemin où l'on a fait une erreur, ni une tache d'encre sur un mot pour l'effacer;
- maîtrise de l'espace interlinéaire, pour que le LaMeD ait toute sa place sans confusion (Lalou p.63); ^{*21}

On n'écrit pas la ToRaH comme un texte profane; le scribe n'est pas non plus une machine à traitement de texte - rien de mécanique ou d'automatique dans ce qu'il fait: il se concentre sur chaque lettre, et - après les avoir prononcés à haute voix - sur chaque mot qu'il écrit.

Avant de commencer à travailler, il adresse une prière demandant à D. de sanctifier sa tâche. S'il sait qu'il va écrire le Tétragramme, il doit d'abord se rendre au MiKVeH... ce qui suppose un bain et une immersion totale quotidiens.

La fidélité

La lecture juive de la Bible peut nous éclairer sur les rapports de la lettre et de l'esprit. Pour un non hébraïsant, le texte est souvent illisible: Eve et la pomme, Jonas et sa baleine, Moïse et le serpent d'airain sont autant d'anecdotes... mais en apparence seulement, au niveau du PShaT: au-delà de ce niveau, tout est question de sens à retrouver, à l'aide d'outils intellectuels et spirituels - la valeur numérique des lettres et des mots, le changement vocalique qui suggère un changement d'optique, les mots qui se renvoient les uns aux autres, le découpage des mots - voire des lettres - font perdre au texte son univocité apparente: il devient la partie émergée d'un iceberg aux profondeurs invisibles.

"Comprendre un texte, c'est toujours d'abord se comprendre devant le texte" (adage hassidique) - autrement dit, comprendre autrement le texte: la lecture n'est pas appropriation d'un savoir, mais intériorisation d'une expérience existentielle, application du texte à soi-même. En ce sens, le lecteur (juif) peut innover, trouver de nouveaux sens à la ToraH, à condition qu'il n'innove pas de lois - non que la nouveauté d'une loi soit dérangeante, mais parce qu'une nouvelle loi va renforcer la parole institutionnelle.

Ce que peut dire le texte transcende ce que je lis: il suscite quelque chose qui dépasse l'évidence (ce qui se voit = ce qui se lit). C'est pourquoi il n'est peut-être pas essentiel d'avoir une lecture "fidèle" car "aucune lecture importante n'est jamais vraiment fidèle" (M.A.OUAKNIN). D'où l'importance, par contre, de l'étude: la liberté passe par la possibilité de sortir de la "gravure" de la Loi sur les Tables de pierre, par la possibilité d'une lecture non-institutionnelle ("religieuse") des textes fondateurs: cf Al TiKrA HaRouT EIA HeRouT (ne lis pas "gravé", mais liberté - Pirké Abot). L'étude est créatrice - moins de nouvelles idées, que de soi comme sujet du texte. Ce qu'exprime autrement encore le hassidisme: chaque humain étant une lettre, le livre est écrit dans sa totalité quand il ne manque

aucune lettre: autrement dit, chacun est appelé à s'écrire - à écrire sa lettre.*²²

L'étude est symbolisée par la lettre LaMeD (dont la racine connote l'idée d'étudier): seule de l'alphabet hébraïque à dépasser la ligne supérieure d'écriture, elle évoque l'élan vers un "au-delà du verset" (E.LEVINAS).

L'étude biblique est recherche permanente, renouvelée, infinie de ce que le texte signifie - sachant qu'il y a toujours le pour et le contre du sens supposé, un va-et-vient perpétuel entre une affirmation et une négation, qui s'appelle le doute - non comme système, mais comme à-venir du sens. L'interprétation est un moyen d'éviter que le Livre ne devienne une idole.

C'est à l'intérieur-même de ma fidélité à la lettre, au rite, voire à l'institution (si elle est garante de la transmission) - que je peux évoluer dans le monde du sens: ex. Yosef KARO, auteur du code halakhique le plus minutieux^{*23} qui soit (et qui est toujours la référence pour la pratique orthodoxe), était pourtant un kabbaliste. La mystique juive passe par la pratique, et pour accéder aux enseignements de la Kabbale, il faut avoir plus de quarante ans, mais surtout connaître le Talmud (et mettre en pratique la Halakha qui y est élaborée) et le TaNaKh sur lequel les enseignements du Talmud s'appuient. C'est dans cet "emboîtement" de cadres scripturaires (la lettre) que la fidélité peut aller de pair avec le renouvellement, la créativité, la spiritualité.

La lettre est le moyen de conduire (ex-ducare) à l'esprit.

* L'esprit de fidélité. La fidélité - a la fois exactitude et adhésion - permet à l'humain de se construire: relation d'exactitude et d'adhésion à une lettre qu'il reçoit d'ailleurs que de lui-même, qui le transcende, et qu'il met en acte précisément en tant qu'elle le renvoie à autre chose que lui-même.

La fidélité implique à la fois rigueur - donc recours à la lettre - et patience - donc durée: durant l'enfance, je reçois des nourritures, des règles (sociales, morales, religieuses), des clés de compréhension du monde, qui me font grandir et avancer. Au fur et à mesure, j'apprends à me passer de ce que j'ai appris, ou je change de lunettes et je vois d'autres aspects de ce que j'ai retenu, qui m'ouvrent une autre dimension - comme si en vidant un tiroir, j'en découvrais un autre, et encore un autre, qui peu à peu me font aller à l'essentiel.

La lettre est l'outil de la transmission autant que de la quête spirituelle. Ce à quoi je suis fidèle est ce que je transmets - lettre et sens de la lettre - qui lui-même m'a été transmis et que j'ai enrichi de ma propre application et de ma propre interprétation: ce que mon père - ou mon maître - a partagé avec moi et que je partagerai avec mon fils - ou mon disciple non pour qu'il fasse ou croie comme moi, mais pour qu'il intègre à sa manière le sens de la tradition qui lui est transmise.^{*24} La transmission devrait donc être, autant que faire se peut, impersonnelle, rejoindre l'universel (= ce qui est valable pour tous les hommes), pour être fidèle en esprit et en vérité à l'engagement qu'ont pris nos ancêtres au Sinaï.

En ce sens, la fidélité à la lettre et la fidélité à l'esprit sont une seule et même fidélité.

NOTES

1. BERESCHIT. Les lettres hébraïques ont une valeur numérique : La première lettre, muette, vaut 1 ; la deuxième, Beit, vaut 2 et ainsi de suite.
Donc la Thora, qui commence par un Beit commence par la dualité. Nous sommes dans le monde de la dualité. Dans ce commencement-là tout au moins car Bereshit ne doit pas se lire : " Au commencement mais " Dans un commencement" comme s'il y en avait d'autres possibles.
2. Les rabbins ont noté que ce mot avait 2 iods, parce que justement il y a cette dualité et que l'homme est en relation avec l'infini. C'est peut-être cela que veulent dire ces 2 iods !
3. Exemple : la mezouza que l'on met une fois et qu'on ne renouvelle pas sauf si on déménage.
Par contre, il y a des rites qui sont quotidiens, hebdomadaires, qui suivent le calendrier et qui doivent être intériorisés. Car si cela reste des actes mécaniques, alors, effectivement, il n'y a pas d'esprit.
L'exemple le plus flagrant c'est (si l'on s'en tient à la lettre du texte) le Shabbat. Il y a 39 interdits et vous ne faites que vous abstenir de plein de choses. Or le Shabbat est un jour de joie ! Alors comment faire ?
Ce qui veut dire que pour vivre la Mitzva il faut l'intérioriser, l'appliquer aussi à sa mesure. C'est vrai qu'elle est astreignante mais D. ne demande pas l'impossible. A chacun de faire ce qu'il peut le mieux qu'il peut et je n'irai pas juger mon prochain sur la façon dont il fait le Shabbat. Car cela ne dépend ni de moi, ni de lui mais aussi des circonstances. Les Juifs Askenazes qui demandaient aux chrétiens d'allumer le feu alors que le feu est interdit le Shabbat, il fallait bien qu'ils survivent l'hiver dans des régions comme Cologne, en Allemagne et même en Alsace. C'est la mise en acte du Shabbat et le progrès fait chaque fois pour essayer de le vivre mieux, de moins le transgresser, de le vivre en esprit, que les Sages ont traduit par cette formule.
4. L'acte prescrit, si vous le faites, vous entraîne à le continuer, ce qu'on illustre par un adage talmudique, toujours à propos du Shabbat : On dit que 2 anges accompagnent chaque juif quand il revient de la Synagogue le soir du Shabbat. S'il rentre chez lui, que la table est mise, que sa femme a bien allumé les lumières du Shabbat, si tout est prêt et en ordre, l'un des anges dit :
" Qu'il en soit ainsi Shabbat prochain !" Le deuxième ne peut que répondre : "Amen !". Si, au contraire, le juif rentre chez lui, que rien n'est prêt, que sa femme est en retard, pour le soir comme pour le lendemain, que tout est en désordre, qu'on est entraîné de se disputer... L'un des anges dit : " Qu'il en soit ainsi la semaine prochaine !", et l'autre répond : " Amen !"
5. PARDES.
Il y a 4 niveaux d'interprétation du texte biblique : le sens littéral, le sens allusif, le sens analytique, le sens mystique. Mais même si on accède au sens mystique, et quelque soit le sens où l'on accède, il faut toujours revenir au sens littéral (Pschat) toujours revenir à la lettre.
6. C'est peut-être aussi comme cela qu'il faut entendre le commandement : "Tu ne te feras pas d'images devant ta face." selon A.

ABECASSIS : Tu ne te feras pas d'images de ce que tu lis. L'image que tu es entrain de te faire, c'est encore une image. N'idolâtre pas le texte.

7. Qu je le prenne pour une fin alors qu'il n'est qu'une médiation.
8. Comme si le monde (OLaM) dans lequel nous sommes n'était que reflet d'un monde caché (ELeM).
Pour M.A. OUAKNIN : OLaM = la loi écrite et révélée,
ELeM = la loi orale qui est retrait et qu'il faut aller chercher.
Je le cite : " Le retrait de la loi orale recèle une réserve de nouveaux sens qui ne sont pas anticipables, que la lecture créatrice va inventer. L'homme lisant s'invente au fur et à mesure de sa lecture et se constitue ainsi une identité narrative. C'est pourquoi la lecture est existentielle."
9. Par analogie encore plus audacieuse, le corps divin.
10. Cabaliste du XII^o Siècle.
11. C'est une expression de Françoise DOLTO
12. Maître Hassidique du XVIII^o Siècle
13. En effet, TeVaH = arche mais aussi "mot".
14. C'est peut-être ce que D. a voulu dire à Abraham en disant : "LeKh LeKha" = Va t'en pour toi, mets-toi en route et cherche !
15. Du Beit de Bereshit au Lamed d'Israël (Pentateuque).
16. Dans un Sefet THora il n'y a pas de paragraphes, il n'y a pas de chapitres et très peu d'alinéas. On peut, sans les voyelles, tout lire à la suite et découper les mots tout à fait autrement que ce que Massorah a fixé. Les mystiques disent qu'il n'y a que le Nom de D. tout au long du rouleau.
17. A la fin de chaque Bible hébraïque il y a le décompte des mots de la Thora.
18. Toutes les lettres de l'alphabet hébraïque partent du point(yod) de la barre verticale (vav) et du dalet ouvert.
Le yod (main) presque invisible vous demande de vous situer;
" Où es-tu ?"
Le vav (crochet) vous donne la verticalité
Le dalet (porte) nous ouvre à autre chose.
19. Exemple : avec la racine Shin, qof, resh, on peut lire SheKeR qui signifie mensonge. En mettant les lettre dans un autre ordre on peut lire KeSheR = nœud. N'y a-t-il pas un lien entre le mensonge et le nœud ?
Avec la racine Mem, Het, Resh on lit : MAHaR = demain.
En les mettant dans un autre ordre, on lit : ReHeM = matrice
Il n'y a pas de lien plus évident que la matrice et demain.
20. SoFeRout = le travail du scribe - SoFeR = scribe.

21. Il existe plusieurs interdits concernant le grattage des lettres quand on a commis une coquille.
 Si, par exemple, une goutte d'encre échoue sur une lettre du texte en cours de calligraphie et qu'il soit impossible de déchiffrer celle-ci, il est absolument interdit de se munir d'une lame et d'essayer par grattage de reconstituer la lettre dans son corpus. Cet acte serait considéré comme de la sculpture et la sculpture, dans le domaine du sacré, est prohibé....
 ... De même lorsqu'on trace un vav et que la main, par inadvertance, prolonge la barre descendante et transforme la lettre en Noun final, impossible selon la Loi liée à la Soferout, de gratter le surplus du vav....
 ... Il est permis, dans certains cas, de gratter le parchemin :
 - quand deux lettres se touchent, il est permis de gratter l'espace intersticiel afin de les séparer. Les deux lettres devront être reconnaissables après une telle opération.
 - Il est aussi possible d'effacer un mot entier à condition que ce soit le dernier tracé.
 - Si en relisant, on s'aperçoit d'une erreur dans le sein du texte, on ne pourra pas gratter le mot. La page entière est non-valable.
22. C'est l'histoire d'un rabbin qui enseignait à ses élèves. L'un d'eux lui demande : " Rabbi, que dois-je faire pour obéir à Moïse ? Je voudrais vraiment faire comme Moïse !" Le Rabbin lui dit : " Moshé, quand tu paraîtrais là-haut devant le Tribunal, le Saint Béni-soit-Il ne te demandera pas si tu as été Moïse. Il te demandera si tu as été Moshé."
23. Le Shoulhan Arouh.
24. Fidèle par rapport au passé et dans ce que je transmets, fidèle par rapport à l'avenir.